

COLLECTION PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE

# Le Collectif

Le Séminaire de Sainte-Anne

Jean Oury

CHAMP SOCIAL ÉDITIONS



COLLECTION PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE  
animée par Michel Balat et Pierre Delion



La maison d'édition reçoit le soutien  
de la Région Languedoc-Roussillon/*Septimanie*

Couverture réalisée d'après l'œuvre de Mark Alsterlind (huile sur toile) réalisée en 2005 pour l'agence  
TERRAGE (Urbanisme-aménagement)

© *Champ social* éditions, 2005

© Éditions du Scarabée, 1986

*Champ social* éditions – 34 bis, rue Clérisseau – 30 000 NIMES

Courriel : [contact@champsocial.com](mailto:contact@champsocial.com) – site Internet : [www.champsocial.com](http://www.champsocial.com)

Diffusion *Les Belles Lettres*

ISBN : 2-913376-40-1

Jean Oury

# *Le Collectif*

Le Séminaire de Sainte-Anne

*Préambule à la nouvelle édition*  
de Michel Balat

Préface de Pierre Delion



# Préambule

à la nouvelle édition

L'éditeur a souhaité que figure un préambule à ce séminaire de Jean Oury intitulé « Le Collectif ». Un préambule et pas une préface ou un avant-propos, ni un avertissement. Donc, quelque chose d'écrit avant qu'on aille et vienne dans le texte – nous sommes au niveau du vecteur C szondien –, une prise de contact en somme.

Depuis l'élaboration improvisée, comme à l'accoutumée, de ce texte (1984-85) et sa première édition (1986), Jean Oury continue à bâtir des amers pour le « chemin qui se fait en marchant » au cours de ses séminaires mensuels de Sainte-Anne. Cette année (2005-6) ce sera « De l'expérience », mais il y a eu « Hiérarchie et sous-jacence », « Le pragmatisme », « Le singulier », « L'objet *a* », « Le politique », etc. Ces soirées à Saint-Anne sont d'une rare densité, comme le texte qui suit en témoigne, mais tout se lit aisément, tout se lie, se lisse, glisse.

Pourtant « Rome brûle » ; mais parce que, comme le dit le poète, « elle brûle tout l'temps », il faut bien continuer à penser, parler, écrire, témoigner, tout cela parfois dans la honte ; le rouge au front – au front de la folie – comme notre cher Tosquelles empoignant celle-ci au plus près des affrontements sanglants de la guerre civile d'Espagne. Car c'est là, des leçons de cette guerre, qu'il a bien fallu penser les rapports entre l'État et ses institutions d'État, ses « établissements », et le tissu d'institutions, les associations, amicales, clubs, syndicats, mutuelles, que dire encore !, créées pour être près du « singulier », de l'être cheminant.

C'est précisément là que l'ouvrage, où le lecteur va déambuler, jette une vive lumière. Saisissant une première articulation, celle de l'établissement et des institutions de cet établissement, puis une deuxième, celle entre ces institutions et un-chacun (comme le dit Tosquelles), cet opérateur qu'est le Collectif permet le jeu de cette double articulation. Une vraie relation triadique, donc d'un registre conceptuel. C'est là que Jean Oury, à l'instar de Lacan, de Peirce, propose d'identifier cet opérateur à ce

que permet la double articulation dans le langage. Qu'on lise cet article qu'il cite souvent: « Le rapport de l'homme occidental au langage » de Johannès Lohmann, pour saisir l'importance de cette identification.

*Quel bonheur de rendre possible par cette nouvelle édition la continuité de la diffusion de cette parole, de cette pensée!*

Michel Balat, Canet-en-Roussillon  
le 14 septembre 2005

# Préface

La psychothérapie institutionnelle morte et enterrée ? D'aucuns l'ont écrit et beaucoup le pensent encore. C'était compter sans les travaux éminemment actuels de ce courant historique, dans lequel Jean Oury occupe depuis plus de trente ans une place déterminante.

Depuis qu'il a commencé ses séminaires mensuels à Sainte-Anne, je le presse de bien vouloir les publier, tant, avec d'autres, je considère qu'il s'agit là d'un moment essentiel pour la *praxis* psychiatrique contemporaine.

Pour tous les acteurs-infirmiers psychiatriques, pédagogues, psychiatres... qui y participent, ces rencontres mensuelles sont autant de scansion dans leur théorico-pratique.

Oury, dans un style oral qui interdit tout résumé, réélabore les concepts opératoires et les outils d'un changement réel de la condition du malade mental en général et du psychotique en particulier en produisant, avec les voix de Lacan, Tosquelles et de bien d'autres, une polyphonie qui articule les champs complémentaires d'une psychiatrie dégagée des inflations idéologiques et des discours totalisants.

Dans la manière même d'évoquer, de commenter les parcours d'un schizophrène ou les aléas d'une constellation soignante, il montre que les catégories du manque, de la souffrance, du désir sont à l'œuvre dans ces « espaces du dire ».

Alors, comment traduire la complexité de ces transferts multi-référentiels ? Comment indiquer la stratégie qui convient à leur spécificité ? Comment accueillir l'autre sans l'imposture de la mode « fin de siècle ».

*Le Collectif* en contrepoint à ce questionnement foisonnant, laisse sourdre les laves d'une pensée incandescente ; il redonne à la notion essentielle de contexte sa place fondamentale dans la sous-jacence du sujet ; il éclaire – et souvent illumine – des aspects importants de la pratique quotidienne laissés dans l'ombre par l'inertie et l'entropie de la sois-disant chronicité ; par le ton même de son discours, il facilite l'accès à



une dimension éthique à une vérité toujours bonne à « mi-dire ». Il vient rappeler avec force que la folie est consubstantielle à l'*Homme*.

Pierre Delion, août 1986

# Avant-propos

On m'a demandé – on m'a pressé – de publier ce qu'on a appelé mes « Séminaires de Sainte-Anne ». J'ai obtempéré et proposé la transcription de la 4<sup>e</sup> année (1984-85). Dix séances, de septembre à juin, autour d'un thème : « Le Collectif ». Dix séances qui sont des exercices d'improvisation.

Une fois de plus, il s'agit de la « traduction », impossible, d'un discours oral à l'écriture. Il y a pourtant un va-et-vient permanent, quand on parle, entre les textes écrits et la parole proférée.

Mais ce discours oral s'adresse directement à mes « semblables » : oreilles qui me font réflexion sur moi-même, supports d'un grand Autre mythique dans lequel, par moments, je me précipite avec grandiloquence – plus ou moins feinte. Parce qu'en fait, je reste dans le retrait, dans les points d'intersection d'une polyphonie « intérieure ». Il y a donc le risque constant de la dégradation du « semblant », en faux-semblant. D'où le recours permanent à l'improvisation.

D'autant plus que l'improvisation est devenue, pour moi, comme une nécessité éthique. Ce que je dis est de l'ordre de ce que je peux « présenter » (*darstellen*) d'un cheminement présent : ce avec quoi, sans aide, sans arrière, le dos au mur, nous abordons l'autre, autrui, dans sa misère existentielle.

Il ne s'agit pas simplement d'un discours thématique, mais d'une tentative de soutenir, par cette articulation conceptuelle, une proximité spécifique de chaque « cas ». C'est indiquer ainsi la nécessité d'une réélaboration de la notion de « présence » et de ses lignes d'efficacité thérapeutique. Ce qui doit être, entre autres, le thème de notre travail pour l'année 1986-87.

Mais à travers les hésitations, les discordances qui marquent, dans ce « mixte », le passage de l'oral à l'écrit, on peut deviner que ce qui est en question est quelque chose de l'ordre d'une limite – celle qui nous sépare de l'opacité d'autrui – limite pour soi-même, limite de sa propre

« histoire », « à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achèvement », comme le souligne Lacan, et qui correspond au « passé sous sa forme absolument réelle ».

Jean Oury, août 1986